



# VOLE-MOI MON DERNIER VERS

Elara Vance



# **Vole-moi mon dernier vers**

*Par Elara Vance*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Anatomie du Mépris	4
Chapitre 2 : Le Premier Sang	7
Chapitre 3 : L'Arrière-Scène des Monstres	11
Chapitre 4 : La Page Blanche et le Poison	15
Chapitre 5 : La Doublure du Manteau	20
Chapitre 6 : Joute à Cœur Ouvert	24
Chapitre 7 : L'Architecture des Ruines	28
Chapitre 8 : Le Sanctuaire de Cendres	32
Chapitre 9 : L'Estocade Finale	36
Chapitre 10 : Le Silence d'Après l'Orage	40

# Chapitre 1

## L'Anatomie du Mépris

L'air dans la fosse du Cercle des Verbes avait ce goût d'acier froid et de cire consumée, une odeur de vieux papiers oubliés qui se mêlait à la sueur nerveuse de la foule massée dans l'ombre, créant une atmosphère épaisse, presque tactile, où chaque souffle semblait peser le poids d'une sentence. Silas sentait la morsure de l'encre séchée sur ses phalanges, cette croûte noire et indélébile qui lui servait de seconde peau, tandis qu'il observait, par-delà le halo brutal du projecteur unique, la silhouette de Lyra qui oscillait comme une flamme au milieu d'un courant d'air. Elle exhalait ce parfum de jasmin sauvage et de pluie d'orage, une fragrance indécente de vie qui venait heurter la sécheresse de son propre sillage, fait de tabac froid et de poussière de bibliothèque, et il détestait la manière dont ses narines se dilataient malgré lui pour capturer cette trace d'humanité brute. Il fit un pas en avant, le froissement de son manteau de laine sombre résonnant comme un avertissement dans le silence religieux de l'arène, et il laissa ses yeux d'obsidienne parcourir le visage de la jeune femme, notant la pulsation trop rapide à la base de sa gorge, ce battement de cœur désordonné qu'il s'apprêtait à disséquer avec la précision d'un horloger sans âme.

Sa voix s'éleva enfin, basse, monocorde, une nappe de velours sombre qui se déroulait sur le sol de terre battue pour venir envelopper les chevilles de Lyra, avant de remonter le long de son échine en un frisson glacé. Il choisit ses alexandrins avec une cruauté gourmande, chaque césure tombant comme le couperet d'une guillotine sur les espoirs qu'elle avait osé exposer lors de son précédent passage, brisant la cadence de sa passion par la rigueur de sa logique. Il parla de son "imprudence de porcelaine", de cette façon qu'elle avait de livrer ses entrailles en pâture à des inconnus pour le seul plaisir de se sentir exister, et il vit le rose monter aux joues de Lyra, non pas comme une marque de timidité, mais comme la brûlure d'une giflette

reçue en plein jour. Silas savourait l'amertume qui envahissait sa propre bouche, un goût de métal et de fiel, car il savait que chaque mot qu'il projetait contre elle était une flèche qui traversait aussi sa propre armure, une confession inversée qu'il ne pouvait hurler qu'en la blessant, elle, la seule capable de lire entre ses lignes de glace.

Le silence qui suivit son dernier vers fut plus lourd que le vacarme, une absence de son si dense qu'on pouvait y entendre le grésillement de l'électricité dans les câbles suspendus et le frottement des tissus contre les corps tendus de l'assistance. Lyra restait là, les doigts crispés sur le revers de sa veste, la peau de ses articulations blanchie par l'effort, et il crut voir dans ses yeux, au milieu de l'éclat de la colère, une lueur de reconnaissance qui lui fit l'effet d'une décharge de courant le long de ses propres nerfs. Elle ne tremblait pas, ou si peu, mais l'air autour d'elle semblait se distordre sous l'effet d'une chaleur soudaine, un rayonnement de braise qui cherchait à consumer le givre qu'il venait de déposer sur ses épaules. Il sentit l'humidité de sa propre paume contre le cuir de son carnet, le rythme de son sang qui cognait contre ses tempes avec une régularité de métronome, et il se demanda, l'espace d'un battement de cil, si la foule percevait l'odeur de soufre et de désir qui émanait de leur affrontement, ce mélange organique de haine et de besoin qui rendait l'air presque irrespirable.

Il l'avait déshabillée, non pas de ses vêtements, mais de cette certitude qu'elle avait d'être comprise, utilisant ses rimes embrassées comme des crochets pour arracher les voiles de sa pudeur émotionnelle, exposant ses failles à la lumière crue de l'arène. Il avait décrit la texture de ses doutes, les comparant à une soie effilochée que l'on manipule avec trop de rudesse, et il avait senti le tressaillement de ses épaules lorsqu'il avait évoqué, avec une précision chirurgicale, la solitude qui l'habitait les soirs de pluie. Le mépris qu'il affichait était une architecture complexe, un palais de miroirs où il se cachait derrière des mots d'une beauté stérile, mais alors qu'il reculait pour regagner l'ombre des coulisses, il perçut le mouvement félin de Lyra qui se redressait, ses muscles se tendant sous la finesse de sa peau comme une promesse de représailles.

L'odeur de l'encre se fit plus forte, plus entêtante, une émanation musquée qui semblait sourdre des murs mêmes du Cercle des Verbes, tandis que Silas s'enfonçait dans la pénombre, laissant derrière lui une proie blessée mais loin d'être vaincue. Il sentait encore dans son dos le regard électrique de Lyra, une brûlure constante entre ses omoplates qui lui rappelait qu'il venait de réveiller un prédateur, et une étrange chaleur, presque une douceur, s'insinua dans sa poitrine au creux de son cynisme habituel. C'était le goût du sang et du miel, la satisfaction sauvage d'avoir touché le vif du sujet, d'avoir forcé cette femme à le voir, à le haïr, à respirer au même rythme que ses phrases assassinées. Il savait qu'elle chercherait maintenant la faille dans son propre rempart, qu'elle fouillerait chaque syllabe de ses poèmes pour y débusquer l'odeur de la peur qu'il dissimulait sous son arrogance, et cette perspective lui fit monter aux lèvres un sourire amer, un frémissement de plaisir qui fit battre son cœur plus fort contre ses côtes.

Dans l'obscurité des coulisses, où l'air était plus frais et chargé de l'odeur du bois ciré et du fer froid, Silas ferma les yeux un instant, laissant l'adrénaline refluer lentement dans ses veines comme une marée noire. Il imaginait les mains de Lyra, ces mains qu'il savait agiles et tachées de ses propres encres, se préparant à tracer les mots qui viendraient, lors de la prochaine joute, lui arracher son masque de glace. Le duel n'était qu'une mise en scène, une chorégraphie de la violence verbale destinée à masquer le vide abyssal de leurs solitudes respectives, mais dans la moiteur de cette cave oubliée du monde, c'était la seule forme de vérité qu'ils pouvaient s'offrir sans s'effondrer. Il huma une dernière fois l'air, captant encore une trace infime de ce jasmin qui semblait désormais collé à sa propre peau, et il sut que la guerre qu'ils venaient de déclarer ne se terminerait pas sur une scène, mais dans la chair, là où les mots cessent d'être des scalpels pour devenir des morsures. Ses doigts caressèrent inconsciemment la doublure de son manteau, là où le papier usé d'un vieux poème secret lui rappelait que sa haine n'était que le revers d'une obsession qu'il n'avait plus la force de nommer, et il attendit, dans le silence organique de l'ombre, que le battement de son cœur daigne enfin retrouver son calme.

# Chapitre 2

## Le Premier Sang

L'odeur de la poussière de craie et de l'humidité rance des vieilles pierres montait de la fosse, une exhalaison de terre battue et de sueur froide qui semblait s'accrocher à la gorge de Silas comme une main invisible. Sous la lumière crue des projecteurs qui balayaient l'arène du Cercle des Verbes, l'air vibrait d'une tension électrique, presque palpable, une rumeur sourde montant de la foule dont on ne devinait que les yeux brillants dans la pénombre épaisse. Silas sentait le poids familier de l'encre séchée sur la pulpe de ses doigts, cette texture rugueuse et légèrement collante qui était devenue sa seconde peau, tandis que ses mains, dissimulées dans les plis sombres de son veston, cherchaient inconsciemment le contact du papier usé caché dans sa doublure. Il inspirait par de longues inspirations contrôlées, savourant le goût métallique de l'adrénaline qui commençait à envahir son palais, tout en observant Lyra s'avancer vers le centre de la scène avec cette démarche fluide, presque féline, qui semblait ignorer la pesanteur de l'instant. Elle portait une robe d'un rouge si profond qu'elle paraissait noire sous certains angles, un tissu qui froissait avec un murmure de soie sauvage à chacun de ses mouvements, et l'effluve de jasmin qui l'entourait, cette odeur suave et troublante, parvint jusqu'à lui, brisant pour une fraction de seconde l'armure de glace qu'il s'était forgée.

Les premiers échanges furent d'une précision chirurgicale, des alexandrins lancés comme des stylets d'argent, où Silas s'appliquait à déconstruire l'image de Lyra avec une froideur méthodique, chaque césure étant une entaille destinée à révéler la vacuité de son éclat. Il aimait la sensation de sa propre voix, grave et monocorde, résonnant contre les murs de briques nues, une onde sonore qui semblait calmer le chaos de ses pensées pour ne laisser place qu'à la structure, à la rigueur de la métrique. Mais Lyra ne se laissait pas enfermer ; elle absorbait ses attaques avec une souplesse

déconcertante, rendant ses coups avec une ferveur qui sentait le soufre et le sel, ses mots à elle ayant la saveur d'un fruit trop mûr, sucré et déjà un peu gâté par l'urgence de vivre. Le duel montait en intensité, les respirations se faisaient plus courtes, plus hachées, et Silas sentait une goutte de sueur glisser lentement le long de sa colonne vertébrale, un sillage glacé qui contrastait avec la chaleur étouffante qui émanait des corps pressés dans l'ombre.

C'est alors que le rythme changea, une rupture brutale dans la mélodie prévisible de leur affrontement, lorsque Lyra, au lieu de répondre à sa dernière provocation sur l'artifice de la beauté, fit un pas vers lui, réduisant l'espace de sécurité qu'il s'était acharné à maintenir. Ses yeux, d'un vert d'eau trouble, se plantèrent dans les siens avec une intensité qui semblait vouloir lui arracher la peau, et elle commença à déclamer d'une voix qui n'était plus qu'un murmure rauque, une vibration qui fit frémir Silas jusqu'à la moelle des os. Elle ne parlait plus de poésie, elle ne parlait plus de scène, elle invoquait une chambre étroite, l'odeur du sapin brûlé, et le silence de plomb d'un enfant qui regarde la neige tomber sur une tombe que personne ne vient fleurir. Les mots n'étaient plus des outils, ils étaient des lambeaux de chair, des fragments de mémoire que Silas croyait avoir enterrés sous des kilomètres de rimes parfaites et de mépris souverain. Le goût de la cendre envahit soudain sa bouche, étouffant toute velléité de réplique, tandis que l'image de ses mains d'enfant, gercées par le froid et tachées d'une encre qui ne partait jamais, lui revenait avec une violence insoutenable.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que n'importe quelle clameur, un vide pneumatique où le seul bruit restant était le battement sourd et irrégulier du cœur de Silas, un tambour fou qui cognait contre sa poitrine comme pour s'en extraire. Il ouvrit la bouche pour rétorquer, pour reprendre le contrôle, pour rejeter cette intrusion brutale dans son sanctuaire intérieur, mais sa gorge était nouée, obstruée par une émotion qu'il ne savait pas nommer et qui lui brûlait les yeux. Sa métrique, son armure de verre, venait de voler en éclats, laissant son âme à nu sous les projecteurs, offerte au voyeurisme d'une foule qui retenait son souffle, consciente d'assister à une

exécution d'un genre nouveau. Lyra était si proche maintenant qu'il pouvait sentir la chaleur de son souffle sur son visage, une caresse humide qui sentait la menthe et le désespoir, et il vit, dans le reflet de ses prunelles, l'image de sa propre défaite, non pas une défaite de l'esprit, mais une reddition totale de l'être.

La tension dans l'arène devint une entité physique, une masse lourde qui pesait sur les épaules de Silas, alors qu'il sentait ses doigts trembler imperceptiblement, une trahison de son corps qu'il ne pouvait dissimuler. Il n'y avait plus de règles, plus de Cercle des Verbes, il n'y avait que cette femme qui venait de plonger sa main dans sa poitrine pour y presser son secret le plus intime, transformant leur joute en une mise à mort dont il était la victime consentante. L'odeur du jasmin se fit entêtante, presque suffocante, se mêlant à l'odeur de vieux papier qui émanait de sa propre peau, créant un mélange organique et violent qui semblait sceller leur destin. Sans un mot de plus, Lyra se détourna, laissant Silas seul au centre de la lumière, hébété, les mains pendantes, tandis que le public, d'abord pétrifié, laissait échapper un murmure qui monta rapidement en un grondement de tonnerre.

Il quitta la scène comme on fuit un incendie, ses pas le menant instinctivement vers l'obscurité des coulisses, là où l'air était plus frais, chargé d'une odeur de poussière et de vieux velours. Ses poumons brûlaient, cherchant une oxygénation que l'angoisse lui refusait, et il s'appuya contre un mur de briques froides, fermant les yeux pour tenter d'effacer l'image du regard de Lyra. Mais elle était là, quelques mètres plus loin, l'attendant dans l'ombre d'un rideau de scène, sa silhouette découpée par la lumière résiduelle qui filtrait de l'arène. Lorsqu'il s'approcha, poussé par une force qu'il ne pouvait combattre, il sentit la texture rugueuse de la brique contre son dos alors qu'elle venait se presser contre lui, une collision de corps qui n'avait plus rien de poétique. Ses mains à elle, fines et nerveuses, s'accrochèrent à ses revers de veste, tandis que Silas, perdant enfin toute retenue, enfouit son visage dans le creux de son cou, inhalant l'odeur de sa peau, un mélange de sel, de chaleur et de cette fragrance de jasmin qui l'obsédait.

Le contact de leur peau était un choc électrique, une vérité crue qui balayait tous les artifices du langage, et Silas sentit contre son torse le rythme effréné du cœur de Lyra, un écho parfait du sien. Il n'y avait plus de haine, ou peut-être la haine n'était-elle qu'une forme de désir trop vaste pour être contenue, une soif de destruction qui n'était que le prélude à une fusion impossible. Dans le silence organique des coulisses, entre les cordages et les décors oubliés, leurs souffles se mêlèrent en une plainte sourde, une conversation sans mots où chaque frémissement, chaque morsure de doigt dans la chair, racontait une souffrance partagée. Silas savait que rien ne serait plus jamais pareil, que le jeu était devenu une guerre d'usure dont ils sortiraient tous deux exsangues, mais dans cet instant de vulnérabilité absolue, il ne désirait rien d'autre que de se perdre dans cette chaleur humaine, de laisser les mots mourir sur ses lèvres pour laisser place à la seule certitude qui lui restait : la morsure de la réalité sur sa peau, plus brûlante et plus vraie que n'importe quel poème.

# Chapitre 3

## L'Arrière-Scène des Monstres

Le rideau n'est qu'une membrane de velours lourd, une frontière de poussière et de pourpre qui sépare encore les applaudissements féroces du silence poisseux de l'ombre, et dans ce couloir étroit où l'air semble s'être figé sous le poids des siècles, Silas sent le souffle de Lyra avant même de sentir son corps. C'est une vapeur chaude, hachée, qui porte en elle l'odeur métallique des projecteurs et le sel de l'effort, un sillage invisible qui le guide dans cette pénombre où les murs de calcaire suintent une humidité millénaire. Il la rattrape alors que le fracas de la foule meurt derrière eux, ses doigts se refermant sur son épaule avec une urgence qui n'a plus rien de la chorégraphie habituelle, et il la pousse, presque malgré lui, contre la pierre rugueuse qui déchire le silence d'un frottement sourd. La texture de la paroi est froide, d'une froideur qui contraste violemment avec la fièvre qui irradie de la peau de Lyra, et Silas plaque ses paumes de chaque côté de son visage, ses mains tachées d'encre noire laissant des empreintes invisibles sur la pierre grise. L'odeur de l'encre, cette fragrance âcre et tenace qui lui colle à la pulpe des doigts comme une seconde peau, se mêle maintenant au parfum plus subtil de la jeune femme, un mélange de musc sauvage et de jasmin fané, une senteur de fleur qui aurait trop longtemps lutté pour ne pas mourir dans une cave.

Il y a entre eux cet espace dérisoire, quelques millimètres où l'air vibre, chargé d'une électricité si dense qu'elle semble pouvoir s'enflammer au moindre cillement. Silas plonge son regard dans l'obsidienne des yeux de Lyra, cherchant la trace des insultes qu'ils viennent de se jeter au visage sur scène, ces alexandrins qui étaient autant de coups de stylet portés au cœur de l'autre, mais il n'y trouve qu'un reflet de son propre chaos. Son cœur cogne contre sa poitrine, un rythme désordonné et sauvage, une percussion sourde qui résonne jusque dans ses tempes, et il se demande si elle peut

l'entendre, si elle peut sentir cette architecture intérieure qui s'effondre, pierre après pierre, sous le simple poids de leur proximité. Les doigts de Silas, ces instruments de précision qui d'ordinaire ne servent qu'à tracer des lignes de mépris sur le papier, tremblent imperceptiblement lorsqu'ils effleurent la mâchoire de Lyra ; la peau est là, d'une douceur insupportable, une soie vivante qui semble boire l'encre de ses phalanges, et il sent sous ses pouces le tressaillement d'une veine, le battement frénétique d'une vie qui refuse de se soumettre.

C'est une guerre, il le sait, une extension de leur duel oratoire où les mots auraient simplement épuisé leur capacité à blesser, laissant place à la vérité brute des corps qui s'entrechoquent. La respiration de Lyra est un sifflement court, une plainte contenue qui vient mourir contre le cou de Silas, et il en ressent chaque vibration comme une brûlure, une caresse de feu qui lui remonte le long de l'échine. Elle ne recule pas, elle ne cille pas ; elle s'ancre au contraire dans le sol, ses mains venant se poser sur le torse de Silas, griffant presque le tissu sombre de son manteau pour trouver la chaleur de sa peau à travers les couches de laine. Il sent la pression de ses doigts, cette force inattendue qui semble vouloir lui arracher les secrets qu'il a si soigneusement cadenassés derrière ses rimes embrassées, et il se penche davantage, son front venant s'appuyer contre le sien dans une communion de sueur et de fatigue. L'air est devenu rare, saturé de l'odeur de leurs efforts joints, un mélange d'ozone et de corps en lutte, et Silas réalise avec une clarté terrifiante que cette haine qu'il cultive comme un poison est la seule chose qui le maintienne encore debout, le seul moteur de son génie agonisant.

Chaque centimètre de son corps hurle sa présence, chaque pore de sa peau semble s'ouvrir pour absorber l'essence de cette femme qui est son miroir déformé, sa Némésis de papier et de sang. Il imagine le goût de cette peau, un mélange de sel et de poussière de scène, et cette pensée le traverse comme un éclair de douleur, une envie de destruction qui se confond avec un besoin de fusion totale. Il veut briser cette armure de calcaire, il veut que le mur s'écroule et qu'ils ne soient plus que deux bêtes blessées cherchant leur salut dans la morsure de l'autre. Les mots qu'il a écrits

pour elle, ceux qu'il a gardés dans la doublure de son manteau jusqu'à ce qu'ils deviennent transparents, lui reviennent en mémoire comme une moquerie ; ils ne sont rien face à la réalité de son souffle, face à la chaleur qui émane de son ventre et qui vient se presser contre le sien. C'est une étreinte qui ressemble à une strangulation, un moment suspendu où le temps n'a plus de prise, où les rimes n'ont plus d'importance, car seule compte la sensation de ce corps qui palpète sous ses mains, cette masse de muscles et de nerfs qui répond à la moindre de ses pressions.

Il sent le calcaire froid s'insinuer à travers ses vêtements, une morsure minérale qui lui rappelle où ils sont, dans les entrailles de ce théâtre qui les dévore, et pourtant il n'a jamais eu aussi chaud. La sueur perle sur son front, glisse le long de son nez pour s'écraser sur la lèvre supérieure de Lyra, et ce contact, si infime soit-il, provoque en lui un frisson qui le laisse exsangue. C'est le goût de l'autre, enfin, une promesse de fin du monde qu'ils ont tous deux cherchée sans oser se l'avouer, un instant de vulnérabilité absolue où Silas sent ses défenses s'émietter. Il ferme les yeux, et dans ce noir intérieur, il ne voit plus que le rythme de leurs deux cœurs qui finissent par se synchroniser, un tambour unique qui bat la mesure de leur chute commune. Il n'y a plus de public, plus de joutes, plus d'alexandrins pour masquer l'horreur de leur solitude ; il n'y a que cette pression constante, ce couloir trop étroit pour deux ego de cette envergure, et la certitude que s'il la lâche maintenant, il cessera d'exister.

Sa main quitte le mur pour venir s'égarer dans la chevelure de Lyra, une masse de boucles sombres qui sentent la fumée et le vent, et il tire doucement, forçant son visage à se renverser un peu plus sous le sien. La lumière qui filtre des coulisses dessine sur sa peau des ombres mouvantes, révélant la courbure de sa gorge, cet endroit si fragile où la vie affleure, et Silas y dépose un baiser qui ressemble à un aveu de défaite. Sa bouche contre sa peau est une brûlure, une marque indélébile qu'il appose comme il signerait un poème, et il sent Lyra s'arquer contre lui, sa poitrine se soulevant dans un sanglot étouffé qui n'est pas de la tristesse, mais une libération. Ils sont des monstres, il le sait, des créatures de mots et de fiel qui ne savent s'aimer qu'en se déchiquetant, et pourtant, dans cet instant, il n'y a rien de plus pur que cette

lutte, rien de plus vrai que cette odeur de sueur et d'encre qui les enveloppe comme un linceul de soie.

Ses doigts s'enfoncent dans sa chair, cherchant la structure osseuse, cherchant le point de rupture, et il sent que Lyra fait de même, ses ongles s'enfonçant dans ses bras avec une ferveur désespérée. Ils se dévorent du regard, une conversation muette où chaque frémissement de narine, chaque battement de paupière est une strophe de plus à leur poème de destruction. Le monde extérieur n'est plus qu'un écho lointain, une rumeur de vagues qui se brisent sur une rive oubliée, tandis qu'ici, dans l'intimité moite des coulisses, ils inventent un langage nouveau, un langage de peau et de souffle, de morsures et de caresses brutales. Silas sait que demain, ils se détesteront à nouveau, qu'ils affûteront leurs verbes pour mieux se transpercer devant la foule, mais ici, entre le velours et le calcaire, ils ne sont que deux êtres qui refusent de mourir seuls, deux solitudes qui s'entrechoquent pour faire jaillir une étincelle de vérité dans la nuit de leur génie.

Le silence se fait plus lourd, seulement troublé par le froissement de leurs vêtements et le bruit de leurs souffles qui se confondent en une seule et même plainte organique. Silas appuie son visage dans le creux de l'épaule de Lyra, inspirant à pleins poumons cette odeur de femme et de scène qui est désormais son seul oxygène, et il sent ses larmes, ou peut-être les siennes, mouiller le tissu de sa chemise. C'est une fusion impossible, une alchimie de douleur et de désir, où chaque contact est une blessure et chaque blessure une preuve d'existence. Il ne veut plus parler, il ne veut plus jamais écrire un seul vers si ce n'est sur la peau de cette femme, avec ses doigts pour plume et sa sueur pour encre. Dans l'obscurité du couloir, Silas Thorne, l'architecte du mépris, s'abandonne enfin au chaos, laissant la chaleur de Lyra Mahel consumer ses dernières certitudes, tandis que le calcaire suintant des murs recueille, imperturbable, l'écho de leur dernier combat.

# Chapitre 4

## La Page Blanche et le Poison

Le silence n'était plus une absence de bruit, mais une matière épaisse, une mélasse d'ivoire qui s'engluait dans les poumons de Lyra, étouffant jusqu'au moindre murmure de son imagination. Sous la lampe de bureau dont le halo faiblissant dessinait des cercles de soufre sur le bois verni, la feuille restait d'une blancheur obscène, une étendue de neige vierge que nulle trace de carbone ne venait souiller, et ce vide possédait le goût métallique du sang que l'on garde trop longtemps dans la bouche. Elle effleura du bout des doigts le grain du papier, cherchant une aspérité, une faille, mais la texture était désespérément lisse, aussi glaciale que la peau d'un mort, et son propre sang semblait avoir cessé de couler, figé dans ses veines par une peur sourde et organique. Sans la morsure des alexandrins de Silas, sans cette haine qui d'ordinaire lui servait de silex pour faire jaillir l'étincelle, elle n'était plus qu'une carcasse vide, une harpe dont on aurait sectionné les cordes une à une, ne laissant derrière elles qu'une vibration douloureuse et inaudible.

Elle se leva, ses articulations craquant dans la pénombre comme du vieux bois sec, et l'odeur de la cire de bougie consumée se mêla à celle, plus âcre, de son propre découragement, une fragrance de sueur froide et de thé noir oublié depuis trop longtemps. Il lui fallait le poison, elle le savait avec la certitude animale du prédateur affamé, car seule la nielle de Silas pouvait fertiliser son désert, seule sa cruauté pouvait redonner un sens à cette vacuité qui la dévorait de l'intérieur.

Les rues de la ville défilèrent sous ses pas comme un ruban de velours sombre, l'air nocturne saturé d'humidité et de l'effluve terreux des jardins invisibles, tandis que la pluie fine, presque une vapeur, se déposait sur ses tempes comme une caresse non consentie. Lorsqu'elle parvint devant l'immeuble de Silas, une bâtisse de pierre

austère dont les fenêtres semblaient des yeux clos sur des secrets inavouables, elle sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme irrégulier et sauvage qui résonnait jusque dans ses dents. Le code d'entrée, deviné plus qu'apprié lors d'un regard furtif des mois auparavant, céda sous ses doigts engourdis, et elle s'engouffra dans la cage d'escalier où flottait une odeur de pierre froide, d'encaustique et de poussière séculaire, un parfum de mausolée qui lui serra la gorge.

Devant la porte du quatrième étage, elle ne réfléchit pas, elle ne pensa ni à la morale ni à la transgression, car son besoin était plus impérieux que la loi ; elle utilisa la clé qu'elle avait fait dupliquer dans un moment de folie prophétique, sentant le métal froid tourner dans la serrure avec un déclic qui lui fit parcourir un frisson le long de l'échine. L'appartement de Silas l'accueillit dans une obscurité presque totale, mais une obscurité qui sentait le cèdre, l'encre ferreuse et un reste de thé à la bergamote, une signature olfactive si précise qu'elle crut sentir la main de l'homme se poser sur sa nuque.

Elle avança à tâtons, ses pieds nus sur le parquet de chêne dont chaque lame semblait ajustée au millimètre près, évitant les craquements avec une agilité de félin, et lorsqu'elle osa enfin allumer une petite lampe de chevet, le spectacle qui s'offrit à elle lui coupa le souffle. L'ordre qui régnait ici n'était pas de la propreté, c'était une pathologie, une architecture maniaque destinée à contenir un déluge imminent, où chaque livre était aligné par taille et par couleur, où chaque plume était disposée sur un plumier de cuir avec une précision chirurgicale. Les draps de son lit, d'un lin gris et rugueux, étaient tendus à l'extrême, sans un pli, sans une ride, comme si Silas craignait que le moindre désordre ne laisse s'échapper les démons qu'il s'évertuait à cadenasser chaque jour derrière ses rimes de fer.

Lyra s'approcha du bureau, ce centre névralgique où Silas forgeait ses armes, et elle passa sa main sur la surface de cuir vert sombre, sentant sous sa paume la légère dépression laissée par le poids de ses bras lorsqu'il écrivait, une empreinte fantôme de sa présence. L'air ici était plus dense, chargé de l'électricité résiduelle de ses nuits de

veille, et elle respira profondément, s'imprégnant de cette atmosphère de cellule monacale où chaque objet semblait crier une douleur sourde et contenue. C'était une forteresse de verre, magnifique et fragile, où la moindre émotion semblait avoir été bannie au profit d'une géométrie du mépris, mais Lyra sentait, sous ce vernis de perfection, le battement sourd d'un chaos qui ne demandait qu'à tout dévorer.

C'est dans le tiroir du bas, celui qui résistait un peu et dont le bois exhalait une odeur de résine plus forte, qu'elle trouva ce qu'elle n'osait pas chercher. Sous une pile de factures classées avec une rigueur effrayante, reposait un carnet à la couverture de cuir usée, dont les coins étaient arrondis par le frottement répété des mains. Elle l'ouvrit, ses doigts tremblant si fort que le papier bruissa comme des ailes d'oiseau captif, et ses yeux se posèrent sur le premier feuillet, là où un morceau de papier jauni était collé avec une délicatesse qui jurait avec tout ce qu'elle savait de Silas.

C'était son propre poème. Le tout premier qu'elle avait publié, des années plus tôt, une œuvre de jeunesse pleine de maladresses et de sève, qu'elle avait elle-même fini par détester. Mais ici, entre les mains de Silas, le texte avait été traité comme une relique sacrée ; le papier était si usé, si mince à force d'avoir été caressé, qu'il était devenu presque transparent, laissant deviner les fibres de la page en dessous. Dans les marges, Silas n'avait pas écrit de critiques acerbes, il n'avait pas raturé ses vers de ses traits d'encre vengeurs ; il avait noté, d'une écriture minuscule et nerveuse, des impressions sensorielles, des mots comme "sang", "lumière de fin de monde", "odeur de pluie sur le bitume".

Lyra sentit un vertige l'assaillir, une vague de chaleur qui partit de son ventre pour envahir sa poitrine, tandis que le silence de l'appartement semblait se remplir soudain des battements de cœur de Silas, un écho qu'elle percevait à travers les murs et les meubles. Il ne la haïssait pas, ou plutôt, sa haine était la seule peau qu'il avait trouvée pour recouvrir une adoration si vaste qu'elle l'aurait consumé s'il l'avait laissée s'exprimer. Cet homme, qui l'insultait avec la précision d'un scalpel sur scène, passait ses nuits à vénérer ses failles dans le secret de son sanctuaire ordonné, utilisant sa

propre rigueur comme une digue contre l'océan de désir que sa poésie éveillait en lui.

Elle s'assit par terre, le dos contre le bois froid du bureau, serrant le carnet contre son cœur, et elle sentit enfin les larmes monter, non pas de tristesse, mais de ce soulagement brutal que l'on éprouve lorsque l'on trouve enfin la clé d'une énigme qui nous dévorait. L'odeur de Silas était partout maintenant, elle émanait du tapis, des rideaux, du carnet qu'elle tenait, une fragrance complexe de tabac froid, de sel et d'une solitude si profonde qu'elle en devenait palpable, comme une présence physique à ses côtés. Elle comprit alors pourquoi elle ne pouvait plus écrire sans lui : ils étaient les deux faces d'une même pièce brisée, l'un apportant le chaos et l'autre la structure, l'un offrant le sang et l'autre le flacon pour le recueillir.

Soudain, le bruit d'une clé tournant dans la serrure de l'entrée déchira le silence comme un coup de fouet, et Lyra sentit ses muscles se tendre, son cœur bondir dans sa gorge. Elle ne bougea pas, pétrifiée par la découverte et par l'imminence de la confrontation, tandis que les pas lourds de Silas résonnaient dans le couloir, chaque choc de ses talons sur le parquet sonnait comme un glas. L'air dans la pièce sembla se raréfier, se charger d'une tension insupportable, et elle perçut l'odeur de la pluie qui s'invitait avec lui, une odeur de tempête et de bitume mouillé qui balaya le parfum confiné du bureau.

La porte de la chambre s'ouvrit lentement, et l'ombre de Silas s'étira sur le sol, immense et déchiquetée par la lumière de la petite lampe de chevet. Il s'arrêta net en la voyant, sa silhouette de proie figée dans l'embrasure, et pendant de longues secondes, le seul bruit fut celui de leurs respirations entremêlées, un souffle court et saccadé qui trahissait leur effroi mutuel. Dans ses yeux d'obsidienne, Lyra vit passer une succession d'émotions si violentes qu'elle en eut presque mal : la rage, la honte, puis cette vulnérabilité brute, cette mise à nu qu'il avait tant cherché à éviter par ses joutes oratoires.

Il ne dit rien, mais elle vit son regard glisser vers le carnet qu'elle tenait encore contre

elle, et elle sentit le poids du secret qu'elle venait de lui voler, un poids plus lourd que toutes les insultes qu'il lui avait jamais lancées. Le silence revint, plus dense que jamais, mais ce n'était plus le silence de la page blanche ; c'était un silence fertile, saturé de tout ce qu'ils n'avaient jamais osé écrire, un silence qui portait en lui le goût de la sueur, de l'encre et du premier vers d'un poème que seul le chaos pourrait achever.

# Chapitre 5

## La Doublure du Manteau

L'air de la pièce était saturé de cette odeur de vieux papier et de poussière d'encre, une effluve sèche qui grattait le fond de la gorge de Lyra tandis qu'elle sentait l'ombre de Silas s'étirer sur elle, immense et glaciale comme une pierre tombale. Il ne l'avait pas encore touchée, mais elle percevait déjà la chaleur sombre qui émanait de son corps, un mélange de pluie récente sur la laine de son manteau et de cette note plus profonde, plus animale, de musc et de sueur froide qui trahissait sa fureur contenue. Silas fit un pas de plus, et le craquement du parquet sous ses bottes résonna dans le silence de l'appartement comme une sentence, un bruit sec qui fit tressaillir les vertèbres de la jeune femme alors qu'il se penchait vers elle, son visage si proche qu'elle pouvait deviner le grain serré de sa peau et la petite cicatrice blanche qui barrait le coin de sa lèvre supérieure. Ses mains, ces longs doigts effilés et tachés d'un noir indélébile aux cuticules, se posèrent de chaque côté d'elle sur le bois de la table, l'emprisonnant dans un cercle de mépris et de cèdre.

« Tu cherches quoi ici, Lyra, dans les décombres de ma vie ? » murmura-t-il, et sa voix était une caresse de papier de verre, une vibration basse qui fit vibrer la cage thoracique de la jeune femme au point de lui brouiller la vue. « Tu cherches une métaphore pour tes vers boiteux, ou tu espères simplement que mon génie déteindra sur ta peau si tu restes assez longtemps dans l'obscurité de mon bureau ? »

Il rit, un son court et dépourvu de joie, et l'odeur de l'encre de Chine se fit plus forte, presque étouffante, comme si les mots qu'il n'avait pas encore écrits cherchaient à l'asphyxier. Lyra sentit le goût amer de l'adrénaline monter dans sa bouche, une saveur métallique qui se mêlait à la douceur du thé froid qu'elle avait bu plus tôt. Elle leva les yeux vers lui, cherchant dans l'obsidienne de ses pupilles une trace de

l'homme qu'elle insultait sur scène chaque soir, mais elle ne trouva qu'un prédateur affamé, un architecte qui regardait sa propre création s'effondrer sous le poids de sa médiocrité. Silas tendit une main, ses doigts effleurant la joue de Lyra avec une lenteur calculée, une torture sensorielle où la rugosité de sa peau contre la sienne créait des étincelles électriques sous l'épiderme.

« Regarde-toi », reprit-il, et son souffle, chaud et teinté de tabac froid, vint mourir contre le lobe de son oreille, « tu n'es qu'une répétition, un écho sans substance, tu penses que hurler tes tripes devant une foule de voyeurs fait de toi une poétesse, mais tu n'es qu'une voleuse de rythme, une actrice de seconde zone qui se drape dans des adjectifs trop grands pour elle. »

La colère, une lave épaisse et brûlante, se propagea dans les veines de Lyra, étouffant la peur qui lui enserrait le cœur jusqu'alors. Elle ne supportait plus cette condescendance, cette façon qu'il avait de disséquer son âme comme s'il s'agissait d'un cadavre sur un étal de boucher. Elle tenta de se dégager, mais il raffermi sa prise, son corps pesant contre le sien, la laine lourde et rêche de son manteau frottant contre la soie fine de son chemisier avec un crissement qui irritait ses sens. Leurs respirations devinrent un seul et même rythme saccadé, une lutte pour l'oxygène dans cette pièce trop étroite, saturée de l'odeur de leurs désirs inavoués et de leurs haines partagées. Lyra sentit le battement de cœur de Silas contre son propre sternum, un tambour de guerre, rapide et désordonné, qui contredisait le calme olympien de son visage de pierre.

Elle se débattit avec une soudaineté féline, ses mains cherchant un appui, une prise, quelque chose à briser pour atteindre la vérité qui se cachait sous l'armure de l'homme noir. Ses doigts se griffèrent dans l'étoffe sombre de son manteau, cherchant à le repousser, à créer un espace vital entre leurs chairs qui s'attiraient avec une force magnétique insupportable. Dans le chaos de leurs mouvements, un craquement sourd déchira le silence, le bruit de la soie qui cède, de la doublure qui s'éventre sous la pression d'un geste trop brusque. Silas se figea, son visage se décomposant dans une

expression de panique brute, un masque de terreur qui détrôna instantanément sa superbe.

De la fente béante dans la doublure de son manteau, juste au-dessus de son cœur, un petit morceau de papier s'échappa et voltigea lentement vers le sol, comme une plume tombée d'une aile brisée. Lyra, le souffle court, les joues empourprées par l'effort et l'émotion, se laissa glisser pour ramasser l'objet avant que Silas ne puisse réagir. Ses doigts tremblaient lorsqu'elle déplia le papier, une feuille usée, jaunie par le temps, dont les bords étaient si fins qu'ils semblaient prêts à se dissoudre en poussière sous son toucher. Elle reconnut instantanément l'odeur : celle de sa propre chambre, il y a des années, un mélange de lavande séchée et d'encre bon marché qu'elle utilisait à ses débuts.

C'était son premier poème.

Les mots étaient là, écrits d'une écriture encore hésitante mais pleine d'une ferveur sauvage, des vers qu'elle croyait disparus, oubliés dans le tumulte de sa carrière. Le papier était transparent par endroits, marqué par la trace de doigts qui l'avaient déplié et replié des milliers de fois, imprégné de la chaleur corporelle de Silas, de son odeur de cèdre et d'obsidienne. Elle leva les yeux vers lui et ce qu'elle vit la fit frissonner : le prédateur avait disparu, laissant place à un homme dénué de toute défense, les yeux écarquillés, la lèvre tremblante de cette vulnérabilité qu'il avait passée sa vie à enterrer sous des tonnes de métriques et de césures.

« Tu l'as gardé », murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un souffle, un son organique qui semblait naître du fond de ses entrailles.

Le silence qui suivit était d'une densité physique, un poids qui pesait sur leurs épaules tandis qu'ils se regardaient, dépouillés de leurs masques de scène. Silas ne répondit pas, mais le tremblement de ses mains, ces mains d'architecte qui savaient si bien détruire les autres, trahissait la vérité de son obsession. Il ne l'avait pas simplement

gardé ; il l'avait porté contre lui, contre sa peau, faisant de ces vers médiocres le battement secret de sa propre existence. L'odeur du papier jauni semblait soudain plus forte que celle de l'encre fraîche, une réminiscence de tendresse enfouie dans la haine. Lyra sentit une chaleur nouvelle couler en elle, non plus la lave de la colère, mais une émotion plus fluide, plus dangereuse, le goût sucré et terrifiant d'une reddition mutuelle.

Elle fit un pas vers lui, le poème toujours serré entre ses doigts, et cette fois, il ne recula pas. L'espace entre eux était saturé de l'électricité statique de leurs peaux qui se frôlaient, un contact léger mais brûlant, comme la caresse d'une flamme sur de la cire. Silas ferma les yeux, laissant échapper un soupir qui ressemblait à un abandon, et Lyra posa sa main sur la déchirure de son manteau, là où le papier avait reposé si longtemps. Elle sentit la chaleur de sa chair à travers le tissu, le rythme saccadé de son sang, et elle comprit que toutes leurs joutes oratoires, toutes leurs insultes publiques, n'avaient été que le prologue de cet instant, une architecture de verre destinée à être brisée pour que, dans le silence des coulisses et le goût de la sueur, ils puissent enfin s'avouer l'indicible.

Il n'y avait plus de vers à voler, seulement deux corps qui cherchaient, dans la pénombre de la chambre, la ponctuation finale de leur longue et douloureuse épopée.

# Chapitre 6

## Joute à Cœur Ouvert

L'air de la salle était épais, saturé de cette odeur de bois vieux et de sueurs froides qui collait aux parois du Cercle, une atmosphère de soufre et de craie où chaque respiration semblait arracher un peu d'oxygène aux poumons de la foule. Silas sentait le poids de son propre sang, cette marée lourde et ferreuse qui battait contre ses tempes tandis qu'il s'avavançait vers le centre de l'arène, ses longs doigts tachés d'encre noire tremblant imperceptiblement contre la soie sombre de ses revers. En face de lui, Lyra n'était qu'une silhouette de nerfs et de lumière, une présence électrique dont le parfum de jasmin nocturne et d'orage imminent parvenait à percer la poussière ambiante pour venir le hanter, l'encercler, le désarmer avant même qu'il n'ait pu entrouvrir les lèvres. Le mot tomba alors du haut des gradins, jeté comme une sentence de mort par l'arbitre de l'ombre : *\*L'Aveu\**. Ce n'était plus une consigne de joute, c'était une effraction, une main gantée de fer venant fouiller dans l'entrelacs de leurs côtes pour en extirper ce qui hurlait en silence depuis des mois. Silas fit un pas, le craquement du plancher résonnant dans son bassin comme un os qui se brise, et quand il plongea ses yeux d'obsidienne dans ceux de Lyra, il ne vit plus l'adversaire à abattre, mais le miroir de sa propre dévotion, une surface d'eau sombre où se reflétait l'architecture vacillante de ses secrets.

Il commença à parler, mais la voix qui sortit de sa gorge n'avait plus la froideur chirurgicale de ses triomphes passés ; elle était granuleuse, chargée de la texture du sable et du velours usé, une plainte qui semblait monter de la terre elle-même pour venir s'enrouler autour des chevilles de la jeune femme. Il ne cherchait plus la rime qui cisèle, il cherchait le mot qui saigne, décrivant la manière dont il l'épiait depuis les coulisses, comment le rythme de ses propres vers s'était calqué, malgré lui, sur la cadence de la respiration de Lyra lorsqu'elle s'endormait presque, l'épuisement au

front, sur les tables de la bibliothèque. Il parla de la nacre de sa peau sous la lumière crue, du goût de l'encre qu'il imaginait sur ses lèvres lorsqu'elle mordillait sa plume, et chaque syllabe était une caresse indécente jetée en pâture à un public dont il avait oublié l'existence. La foule, d'ordinaire si prompte aux huées ou aux acclamations, s'était figée dans une immobilité de pierre, car ce qu'ils voyaient n'était plus un duel mais une autopsie pratiquée à vif, Silas ouvrant son propre sternum pour montrer le mécanisme complexe et douloureux d'une obsession qu'il avait tenté de noyer sous le mépris.

Lyra reçut ses mots comme des impacts physiques, son corps tressaillant à chaque césure, ses mains serrées sur sa poitrine comme pour empêcher son cœur de s'échapper de sa cage de chair. Elle s'avança à son tour, si près qu'il put sentir la chaleur irradiant de son cou, l'odeur de la sueur propre et de la panique qui se mélangeait à son parfum floral, créant une fragrance enivrante qui lui donnait le vertige. Elle ne répondit pas par une attaque, mais par une reddition, sa voix s'élevant, haute et fragile comme un fil de verre, pour raconter les nuits passées à recopier les vers de Silas dans la marge de ses propres cahiers, la sensation du papier rugueux sous ses doigts qu'elle imaginait être la peau de son ennemi. Elle avoua la haine qui n'était qu'une peau trop étroite pour un désir trop vaste, la façon dont elle cherchait la faille dans ses poèmes uniquement pour s'y glisser et y trouver un refuge, un endroit où le froid de Silas pourrait enfin éteindre l'incendie qui la dévorait.

Leurs mots s'entremêlaient désormais, dépouillés de tout artifice, devenant une matière organique, une substance moite et vivante qui semblait flotter entre eux dans la pénombre de la scène. Ils ne s'adressaient plus aux juges, ils ne s'adressaient plus à l'histoire, ils étaient deux naufragés s'agrippant à la même épave, leurs souffles se mélangeant dans l'espace étroit qui séparait leurs visages. Silas vit une larme tracer un sillage brillant sur la joue de Lyra, une perle de sel qu'il aurait voulu recueillir sur sa langue pour en connaître enfin l'amertume exacte, et cette vision acheva de briser l'armure de glace qu'il avait mis des années à bâtir. Il n'y avait plus de vers, plus de métrique, plus de structure ; il n'y avait que le battement sourd de deux cœurs

s'accordant dans la terreur de l'abandon. La violence de leur sincérité était telle que le public commença à reculer, gêné par cette impudeur sacrée, par cette façon qu'ils avaient de se mettre à nu sans enlever un seul vêtement, révélant les cicatrices de leurs âmes avec une précision de scalpel.

Quand le silence retomba enfin, il était plus lourd que n'importe quel cri, un silence chargé d'électricité statique et de la fatigue immense de ceux qui viennent de se vider de leur substance. Les projecteurs semblaient brûler plus fort, accentuant la pâleur de leurs traits, l'éclat humide de leurs yeux, la tension insupportable de leurs corps qui refusaient de se rompre tout en implorant le contact. Silas fit le dernier pas, celui qui abolissait la distance entre la scène et l'intime, et sa main, toujours tachée de cette encre qui était son sang, vint se poser sur la joue de Lyra, là où la peau était la plus fine, là où la chaleur était la plus vive. Le contact fut un choc électrique, une brûlure qui se propagea instantanément de ses doigts à son épine dorsale, et il sentit Lyra s'effondrer contre lui, non pas par faiblesse, mais par une nécessité géométrique, comme si deux pièces d'un puzzle de chair et d'os venaient enfin de s'emboîter après une éternité de friction.

Ils ne virent pas le public quitter la salle dans un murmure effrayé, ils ne virent pas les lumières s'éteindre une à une, laissant le Cercle des Verbes sombrer dans une obscurité de cathédrale. Ils n'étaient plus que deux souffles courts dans la pénombre, deux odeurs mêlées de poussière et de désir, cherchant à tâtons le chemin vers les coulisses où l'ombre promettait enfin le secret. Dans le couloir étroit, entre les pans de velours lourd qui sentaient le renfermé et le rêve déchu, Silas pressa Lyra contre la paroi de bois brut, sentant les nœuds de la charpente contre son dos et la souplesse de son corps contre le sien. Ses lèvres trouvèrent le creux de son cou, goûtant le sel de sa peau, la vibration de sa glotte tandis qu'elle laissait échapper un gémissement étouffé, un son qui n'appartenait à aucun dictionnaire, une ponctuation sauvage et nécessaire à leur longue agonie oratoire.

Les mains de Lyra s'égarèrent dans les cheveux de Silas, ses ongles griffant

doucement son cuir chevelu, cherchant à ancrer cette réalité physique dans le chaos de ses émotions, tandis qu'il descendait la fermeture de sa robe avec une lenteur de supplicé, révélant la cambrure de son dos, cette étendue de peau pâle qui semblait briller d'une lumière interne. Chaque centimètre découvert était un nouveau vers qu'il apprenait par cœur, un aveu silencieux écrit dans la texture des muscles et le frisson de l'épiderme. Ils se cherchaient avec une faim qui n'avait rien de poétique, une urgence organique qui balayait les alexandrins et les rimes, remplaçant la métaphore par la morsure, le verbe par le soupir. Sous l'ombre protectrice des tentures, dans cette odeur de vieux théâtre et de corps enfiévrés, ils cessèrent d'être des poètes pour devenir des amants, trouvant dans la sueur et la friction la seule vérité que leurs mots n'avaient jamais réussi qu'à effleurer : celle de deux êtres qui s'exécutent en public pour avoir le droit, enfin, de s'effondrer l'un dans l'autre dans l'obscurité. Sa main descendit plus bas, là où la chaleur se faisait moite, là où le rythme de Lyra se précipitait, et il ferma les yeux sur le goût de son épaule, laissant le silence final de leur joute les envelopper comme un linceul de soie.

# Chapitre 7

## L'Architecture des Ruines

La poussière flottait dans le faisceau unique des projecteurs comme des fragments de souvenirs désintégrés, tandis que l'odeur de l'encre fraîche et de la sueur froide montait des planches craquantes du Cercle, s'insinuant dans les poumons de Silas avec la violence d'un poison familial. Sous ses doigts, le grain du papier qu'il froissait dans sa poche semblait une extension de sa propre peau, un derme de cellulose marqué par les stigmates de ses doutes, alors qu'il fixait Lyra à l'autre bout de l'arène. Elle était là, silhouette électrique vibrant dans l'obscurité, et Silas sentait encore sur ses propres lèvres le goût de cannelle et de sel qu'elle y avait laissé quelques heures plus tôt, dans le secret moite des coulisses. Mais ici, sous la lumière crue qui dénudait les âmes, cette douceur n'était qu'une trahison qu'il fallait purger, une faiblesse qui menaçait l'architecture de verre qu'il avait mis des années à bâtir pour s'isoler du monde. Son cœur battait un rythme sourd, un tambour de guerre étouffé par le velours de sa veste, et chaque pulsation lui rappelait que pour ne pas succomber à l'appel de son souffle contre son cou, il devait la briser, la réduire au silence, transformer cette intimité brûlante en une carcasse froide offerte à la foule qui haletait dans l'ombre.

Il s'avança, ses pas ne produisant aucun son sur le bois usé, et le silence qui se fit alors fut d'une densité organique, presque palpable, comme une étoffe lourde qui se resserrait sur leurs poitrines. Silas ouvrit la bouche, et le premier mot qu'il projeta ne fut pas une rime, mais une incision chirurgicale, une attaque portée à la racine même de ce qu'il savait être la terreur la plus profonde de Lyra : le vide absolu qui demeurait en elle lorsque les applaudissements s'éteignaient. Sa voix, grave et texturée comme un vieux vin, se fit venimeuse, décrivant avec une précision cruelle l'inanité de ses vers, la façon dont elle se drapait dans des métaphores pour masquer une absence de substance, une peur viscérale d'être simplement une page blanche que personne ne

prendrait la peine de lire. Il parla de son besoin maladif de lumière, de la manière dont elle se nourrissait du regard des autres comme un parasite affamé, et chaque syllabe était une morsure, un arrachement de cette peau qu'il avait pourtant caressée avec une dévotion de pénitent peu de temps auparavant. Il voyait, à quelques mètres de lui, le tressaillement de ses épaules, la façon dont ses mains cherchaient un appui invisible, et il sentait dans sa propre gorge le goût métallique du sang, comme si chaque insulte qu'il lui jetait au visage ricochait pour venir lui déchirer les entrailles.

Le public n'était plus qu'une masse indistincte, une bête aux mille yeux dont il percevait l'exhalation fétide, mais pour Silas, l'univers s'était réduit à la texture de la détresse de Lyra. Il vit ses yeux s'embuer, non pas de larmes, mais d'une sorte de buée d'épuisement, un voile de nacre qui semblait éteindre l'étincelle sauvage qu'il aimait tant. Il continua pourtant, poussé par une inertie destructrice, martelant les césures comme on enfonce des clous dans un linceul, décrivant la solitude qui l'attendait, ce moment où même son reflet dans le miroir refuserait de lui adresser la parole parce qu'elle n'était faite que de mots volés aux autres. Il sentait la chaleur du projecteur lui brûler la nuque, l'odeur de la poussière chauffée devenant de plus en plus âcre, et alors qu'il allait prononcer le vers final, celui qui devait l'achever devant cette assemblée de vautours, il vit ses genoux fléchir.

Ce ne fut pas une chute dramatique, mais un affaissement lent, une reddition de la fibre et du muscle, comme si le poids de ses mots avait physiquement broyé la charpente de son être. Lyra ne chercha pas à se retenir, elle ne chercha pas à répondre ; elle se laissa simplement glisser sur le bois, ses doigts effleurant les planches avec une douceur déchirante, comme si elle cherchait à s'excuser auprès de la scène de ne plus avoir la force de la hanter. Le son de son corps rencontrant le sol fut un choc sourd qui résonna dans le plexus de Silas, balayant instantanément toute l'arrogance de son architecture verbale. Le silence qui suivit fut total, un vide pneumatique où seule subsistait l'odeur de la cire des chandelles et le parfum de jasmin fané qui émanait des cheveux de Lyra, désormais éparpillés sur le sol sombre.

Silas resta pétrifié, le bras encore levé pour une emphase qui n'avait plus lieu d'être, et il sentit une froideur abyssale s'emparer de ses membres, une gelée de regret qui transformait son sang en encre figée. En regardant cette femme qu'il avait voulu dompter par la douleur, il réalisa avec une clarté terrifiante qu'il n'avait pas seulement détruit son adversaire, il avait saccagé son unique miroir, le seul endroit au monde où sa propre noirceur trouvait une résonance. Le vide qu'il avait si violemment décrit chez elle s'ouvrait maintenant sous ses propres pieds, un gouffre de silence qu'aucun alexandrin ne pourrait jamais combler. Ses mains, tachées de cette encre indélébile qui symbolisait sa vie de poète, se mirent à trembler, et il sentit le goût de la cendre envahir sa bouche, remplaçant l'adrénaline de la joute par la saveur âpre de la défaite totale.

Il fit un pas, puis deux, oubliant les règles, oubliant le public, oubliant même son nom. Il s'agenouilla près d'elle, et l'odeur de sa peau, ce mélange de chaleur humaine et de détresse, le frappa au visage comme une gifle nécessaire. Il voulut poser sa main sur son épaule, mais ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres du tissu de sa robe, craignant que le simple contact de sa chair ne finisse de la réduire en poussière. Lyra avait les yeux clos, son souffle n'étant plus qu'un murmure erratique qui agitait la dentelle à son cou, et Silas comprit que dans cette guerre de verbes, ils n'avaient réussi qu'à ériger une cathédrale de ruines sur laquelle ils trônaient désormais, seuls et exsangues. Il se rendit compte que chaque mot qu'il avait utilisé pour la briser était une pierre qu'il avait retirée de ses propres fondations, et qu'en la voyant s'effondrer, c'était sa propre fin qu'il contemplait, écrite en lettres d'ombre sur le sol du théâtre.

Il se pencha davantage, son propre souffle venant se mêler à celui, si ténu, de Lyra, et dans l'obscurité qui semblait dévorer les bords de la scène, il murmura un mot, un seul, qui n'était pas un vers, qui n'était pas une rime, mais un aveu brut, dénué de toute littérature, un son organique qui sortait de ses tripes pour venir mourir contre la tempe de la jeune femme. Le public était loin, le monde était une abstraction, et dans cette odeur de théâtre déserté et de cœurs en lambeaux, Silas Thorne, l'architecte du mépris, comprit qu'il préférerait mille fois se noyer dans le silence de Lyra que de

briller seul dans la lumière de ses propres mensonges. Sa main finit par se poser sur la sienne, une texture de soie et de glace, et il ferma les yeux, sentant la chute se poursuivre, inéluctable, dans les profondeurs de leur commune dévastation.

# Chapitre 8

## Le Sanctuaire de Cendres

L'odeur n'était plus celle du fard rance ni du vieux velours des loges, mais un parfum de fin du monde, une amertume de papier calciné et de plâtre humide qui s'accrochait au fond de la gorge de Silas comme un reproche, alors qu'il franchissait le seuil de ce qui avait été, autrefois, le refuge de Lyra. Dans la pénombre striée par la lumière sale de la rue, les décombres de l'appartement ressemblaient à des ossements blanchis, des étagères éventrées d'où s'échappaient des lambeaux de poèmes inachevés, des pages noircies par une écriture que l'eau des pompiers avait transformée en de longues traînées de larmes violettes. Il la trouva assise au milieu de ce désastre, une silhouette presque spectrale dont la peau, sous la soie déchirée de sa robe, semblait avoir la transparence de la porcelaine après l'incendie, froide et pourtant vibrante d'une chaleur souterraine qu'il sentait battre jusque dans ses propres tempes.

Il ne dit rien, car les mots auraient eu le goût de la cendre, et dans ce silence qui n'était plus l'attente d'une réplique mais l'abîme d'une vie dévastée, il s'approcha d'elle, ses pas étouffés par la poussière qui recouvrait le parquet comme une neige de deuil. Lorsqu'il fut assez près, il perçut l'odeur de Lyra, ce mélange obsédant de musc sauvage et d'encre fraîche qui survivait au chaos, une effluve organique qui lui monta au cerveau comme un alcool fort, faisant vaciller ses certitudes d'architecte et ses remparts de mépris. Ses mains, ces mains de pianiste dont les doigts étaient encore tachés par l'ébène de ses propres vers, tremblèrent imperceptiblement avant de se poser sur les épaules de la jeune femme, et la sensation fut celle d'une décharge électrique, une texture de peau à la fois lisse et fiévreuse qui semblait appeler la morsure pour ne pas s'effondrer.

Lyra se tourna vers lui, et dans ses yeux, il ne vit pas la haine qu'ils cultivaient sur

scène comme une plante vénéneuse, mais une fatigue immense, une érosion de l'âme qui rendait ses traits d'une beauté presque insoutenable, chaque cil souligné par la sueur, chaque respiration soulevant sa poitrine dans un rythme saccadé qui s'accordait, malgré lui, au battement sourd du cœur de Silas. Elle ne chercha pas à se dérober, elle ne chercha pas à rimer ; elle se laissa simplement couler contre lui, sa tête trouvant sa place dans le creux de son cou, et Silas ferma les yeux, s'enivrant de la douceur de ses cheveux qui sentaient la fumée et la pluie, sentant contre son propre torse la chaleur de ce corps qu'il avait passé des années à disséquer de loin, et qui n'était plus maintenant qu'une urgence de chair et de sang.

Leurs corps s'entremêlèrent sur le sol jonché de débris, une collision de nerfs et de peaux qui cherchaient, dans la maladresse de l'étreinte, une ponctuation définitive à leur douleur commune. Il n'y avait plus de public pour applaudir la chute, plus de mètres pour mesurer la profondeur de leur déchéance, seulement le glissement de la soie sur la peau, le frottement rugueux du manteau de Silas contre les cuisses de Lyra, et ce goût de sel et de fer lorsqu'il posa ses lèvres sur les siennes, un baiser qui n'avait rien d'une métaphore mais tout d'un naufrage. La bouche de Lyra était une promesse de feu sous la glace, un abîme de saveurs oubliées où Silas se perdit sans résistance, ses doigts s'ancrant dans la chair de son dos comme s'il craignait de la voir se dissoudre dans l'obscurité du sanctuaire en ruines.

Chaque caresse était une phrase qu'ils n'avaient jamais osé écrire, un aveu muet qui passait par la pulpe des doigts explorant la courbe d'une hanche, la saillie d'une vertèbre, la douceur inattendue du creux des reins où la sueur commençait à perler, mélangeant leurs odeurs en une seule signature charnelle. Silas sentait sous ses paumes le frisson de Lyra, ce tremblement organique qui n'était pas de la peur mais une reconnaissance, comme si leurs muscles et leurs tendons s'étaient toujours connus, comme s'ils avaient été sculptés dans la même argile de colère et de désir pour finir par s'emboîter ainsi, dans l'ombre d'un appartement dévasté. Il n'y avait plus de Silas l'architecte, plus de Lyra l'électrique ; il n'y avait que deux bêtes blessées cherchant dans l'autre le remède à leur propre venin, une trêve de sueur et de soupirs

où la douleur se transformait en une extase sourde, une vibration qui parcourait l'échine comme un courant électrique.

La morsure d'une dent sur l'épaule, le souffle court qui vient mourir contre l'oreille, le poids des corps qui s'écrasent l'un contre l'autre pour mieux s'effacer, tout dans cette nuit était une négation de l'esprit au profit de la matière. Silas s'enfonçait en elle comme on entre dans une église profanée, avec une révérence sauvage, cherchant dans le mouvement de ses hanches la cadence d'un vers ultime qu'il ne pourrait jamais prononcer, une ponctuation de chair qui venait clore des années de joutes stériles. Lyra, les yeux clos, les doigts crispés sur les bras de Silas, semblait boire sa présence comme une eau noire, ses hanches s'élevant pour rencontrer les siennes dans une chorégraphie de survie, son corps tout entier devenu un réceptacle pour la fureur et la tendresse de cet homme qu'elle avait tant haï et qu'elle reconnaissait enfin comme son unique miroir.

L'air dans la pièce était devenu lourd, saturé par la chaleur de leurs ébats et l'odeur de la poussière soulevée, une atmosphère de serre où chaque sensation était décuplée, le moindre effleurement de la langue sur une peau salée devenant un événement cosmique dans le silence abyssal de la nuit. Silas se perdait dans la texture de Lyra, dans le satin de ses cuisses, dans la fermeté de ses seins qui s'écrasaient contre son torse, dans le goût de son souffle qui était celui de la vie brute, dénuée de tout artifice, de toute rime embrassée. C'était une communion de cendres, un baptême de sueur où ils se dépouillaient de leurs armures littéraires pour n'être plus que ces deux êtres nus, vulnérables, dont les battements de cœur résonnaient contre le sol comme des tambours de guerre s'apaisant enfin.

Quand le calme finit par retomber, lourd et enveloppant comme une couverture de laine, ils restèrent enlacés au milieu des décombres, les membres emmêlés, incapables de savoir où finissait l'un et où commençait l'autre. La fraîcheur de la nuit commençait à s'insinuer par les fenêtres brisées, mais ils ne bougeaient pas, puisant dans la chaleur de l'autre la force de ne pas s'effondrer tout à fait. Silas passa un doigt

distrain sur la trace de suie qui barrait la joue de Lyra, une caresse si légère qu'elle semblait être faite de vent, et il comprit que ce silence-là, ce silence d'après l'orage, était le seul poème qu'il n'aurait jamais pu voler. Dans cette nuit de trêve, dans ce sanctuaire de cendres, ils avaient enfin trouvé la seule vérité qui ne se laisse pas mettre en vers : l'absolue nécessité de l'autre pour supporter le poids de son propre vide. Lyra soupira contre son torse, un son ténu qui n'avait besoin d'aucune métrique pour être parfait, et Silas posa son menton sur le sommet de sa tête, fermant les yeux sur les ruines du monde, le cœur battant à l'unisson d'un rythme que seule la peau sait déchiffrer.

# Chapitre 9

## L'Estocade Finale

L'air dans l'arène du Cercle des Verbes avait le goût ferreux des orages qui refusent d'éclater, une épaisseur de soufre et de sueur ancienne qui collait aux parois de la gorge et rendait chaque inspiration aussi lourde qu'une sentence. Sous la lumière crue des projecteurs qui grésillaient comme des insectes agonisants, la poussière dansait en colonnes de fantômes dorés, tourbillonnant autour de Silas alors qu'il gravissait les marches de bois brut, dont le craquement sec résonnait dans le silence vorace de la foule. Il sentait le poids du manuscrit dans la poche de son manteau, ce papier usé par le sel de ses paumes, et le contact de l'encre séchée sur la pulpe de ses doigts lui procurait une sensation de brûlure familière, un rappel constant de sa propre mutilation intérieure. En face de lui, Lyra n'était qu'une silhouette de vibrations et d'ombres, une présence électrique dont l'odeur de jasmin flétri et de tabac froid traversait l'espace pour venir le frapper au plexus, plus sûrement que n'importe quelle insulte. Ses yeux à elle, deux éclats de verre fumé, ne cillaient pas, fixés sur la faille qu'il portait au coin des lèvres, là où le mépris s'effritait pour laisser place à une faim qu'il ne pouvait plus contenir.

Silas ouvrit la bouche, et le premier vers qu'il projeta ne fut pas une parole, mais une incision, une vibration grave qui fit frémir la surface de l'eau dans les verres disposés sur les tables de bois sombre. Il parlait de la peau, de la façon dont elle trahit les serments, de l'odeur du regret qui ressemble à celle de la terre retournée après la pluie, et sa voix, ce velours râpeux, semblait caresser les vertèbres de Lyra une à une. Il voyait le tressaillement de ses épaules, la courbe de son cou où une goutte de sueur traçait un chemin lent et brillant, et il s'enivrait de cette fragilité qu'il provoquait, de ce démantèlement public qu'ils appelaient leur art. Chaque rime était une morsure, chaque césure un arrêt cardiaque, et Silas sentait son propre sang battre contre ses

tempes au rythme de ses alexandrins, une horloge biologique réglée sur la destruction de celle qu'il vénérât dans le secret de ses haines.

Lyra répondit par un rire qui n'en était pas un, un son de porcelaine brisée qui vint lacérer le silence qu'il venait d'instaurer, et elle fit un pas vers lui, réduisant l'espace jusqu'à ce que Silas puisse sentir la chaleur animale qui se dégageait de son corps. Elle ne déclama pas, elle murmura ses vers comme une confession sur l'oreiller, des mots saturés de l'amertume des amandes sauvages et de la douceur écoeurante du sang sur les gencives. Elle lui vola son souffle, s'emparant de ses métaphores pour les retourner contre lui, décrivant la solitude de Silas comme une chambre froide où les mots gelaient avant d'atteindre le cœur, et il crut sentir ses propres poumons se crispier sous l'assaut de cette vérité liquide. L'odeur de Lyra se fit plus intense, une effluve de musc et de papier brûlé qui l'enveloppa comme un linceul, et Silas se surprit à vouloir fermer les yeux pour ne plus percevoir que cette présence organique, ce désastre magnifique qui se tenait à quelques centimètres de son propre vide.

Le public n'existait plus, réduit à une rumeur lointaine, un bourdonnement de ruche sans importance, car le monde s'était contracté pour ne plus être que ce carré de planches où deux fauves s'éventraient avec des mots de soie. Silas sentait la résistance de l'air s'épaissir, saturée par l'électricité statique de leurs peaux qui refusaient de se toucher mais qui s'appelaient dans un cri muet. Il lança son estocade finale, un quatrain qu'il avait poli pendant des mois dans le noir de son bureau, des vers qui parlaient de l'impossibilité de l'oubli, du goût de la cendre qu'elle laissait dans sa bouche chaque fois qu'elle tournait les talons. Sa voix se brisa sur la dernière syllabe, une fêlure organique qui révéla l'homme derrière l'architecte, le garçon effrayé derrière le maître des verbes, et il vit Lyra chanceler, sa main cherchant le dossier d'une chaise pour ne pas s'effondrer.

Elle reprit sa respiration dans un sifflement long, ses narines frémissant tandis qu'elle cherchait dans l'air les restes de la force de Silas pour les absorber, pour lui voler ce dernier vers qui pendait entre eux comme une goutte de rosée sur un fil de fer barbelé.

Elle s'approcha encore, si près qu'il put voir les pores de sa peau, les petites taches de rousseur qui parsemaient son nez comme des constellations oubliées, et elle posa son regard dans le sien avec une intensité qui lui fit l'effet d'une décharge de foudre. Elle ne prononça pas le vers qu'il attendait, elle ne finit pas la strophe ; elle se contenta de laisser le silence s'installer, un silence de plomb et d'éternité, un silence qui dévorait leurs identités, leurs noms, leurs gloires de papier. Dans cette absence de son, Silas comprit qu'elle venait de lui infliger la plus belle des morts, celle de l'ego, celle de la scène, et il sentit une larme, lourde et salée, tracer un sillon de chaleur sur sa joue glacée.

Leurs corps, épuisés par cette joute qui n'était rien d'autre qu'un acte de chair transposé en langage, semblaient peser des tonnes, attirés par la gravité de leur propre désespoir. Silas tendit une main tremblante, ses doigts tachés d'encre effleurant la soie de la manche de Lyra, et la sensation fut celle d'un incendie de forêt, une chaleur dévorante qui remonta le long de son bras pour venir se loger au creux de son estomac. Ils étaient nus au milieu de la foule, dépouillés de leurs armures métriques, réduits à l'essentiel : deux cœurs qui battaient trop vite, deux bouches qui avaient faim de la seule vérité que la poésie ne pouvait qu'effleurer. Lyra inclina la tête, son front venant se poser contre l'épaule de Silas dans un geste d'abandon total, et il perçut le tremblement de ses lèvres contre le tissu de son manteau, un murmure inaudible qui n'avait plus besoin de rimes pour être compris.

L'odeur de la scène, ce mélange de poussière et d'adrénaline, commença à s'estomper pour laisser place à celle de l'autre, cette signature olfactive unique qui était devenue pour Silas le seul repère dans l'obscurité de son existence. Il posa son menton sur le sommet de sa tête, respirant le parfum de ses cheveux, un mélange de pluie et de vieux livres, et il ferma les yeux sur le monde qui continuait de hurler son approbation ou sa déception. Le Cercle des Verbes s'effaçait, les projecteurs s'éteignaient dans son esprit, ne laissant subsister que la texture de la peau de Lyra sous ses doigts et le rythme syncope de leurs souffles qui cherchaient enfin un unisson. Ils s'étaient exécutés mutuellement, ils avaient dépecé leurs secrets devant

des inconnus, mais dans les ruines de leur duel, ils avaient trouvé un sanctuaire de silence qu'aucun vers, aussi parfait soit-il, ne pourrait jamais plus briser. Silas resserra son étreinte, sentant la colonne vertébrale de Lyra sous sa paume, chaque vertèbre comme une note d'une symphonie inachevée, et il sut que cette défaite était sa plus belle victoire, que le dernier vers ne lui appartenait plus, car il était devenu le sang qui coulait dans ses veines, le goût de sel sur sa langue, et la promesse d'une nuit où les mots n'auraient enfin plus droit de cité.

# Chapitre 10

## Le Silence d'Après l'Orage

Le silence n'était pas une absence, mais une substance épaisse, presque sirupeuse, qui s'écoulait des murs décrépis du Cercle des Verbes pour les envelopper d'un linceul de paix amère, tandis que les derniers échos de leurs voix, encore vibrants d'une violence qu'ils ne reconnaissaient plus, s'éteignaient sous les voûtes de pierre. Silas sentait le poids de l'adrénaline refluer de ses membres, laissant derrière elle une lassitude de plomb qui rendait chaque mouvement lent, presque solennel, comme s'il craignait que le moindre geste brusque ne vienne briser la fragilité de cet instant suspendu entre le désastre et la grâce. Ses mains, autrefois si sûres lorsqu'elles maniaient le scalpel des mots, tremblaient imperceptiblement dans l'obscurité des coulisses, et il fixait les taches d'encre noire qui marbraient ses phalanges, une cartographie de leurs derniers assauts, sentant la peau de ses doigts se contracter sous la pellicule séchée du liquide sombre. L'odeur de la poussière soulevée par les projecteurs se mêlait à celle, plus intime et plus troublante, du parfum de Lyra — un sillage de musc et de papier ancien, saupoudré d'une pointe d'ozone électrique qui semblait encore crépiter dans l'air froid de la nuit naissante.

Ils franchirent la lourde porte de fer qui grinça sur ses gonds comme une ponctuation finale, et l'air de l'aube les frappa de plein fouet, une gifle d'air pur et glacé qui portait en elle les effluves de la pluie récente sur le goudron, le goût métallique de la ville qui s'éveille et cette fraîcheur propre aux heures où le monde n'est encore qu'une ébauche. Lyra marchait à ses côtés, sa silhouette féline enveloppée dans un manteau trop vaste qui buvait la faible lumière des réverbères, et Silas observait le rythme de sa marche, la façon dont ses épaules, autrefois si hautes et défensives, s'affaissaient maintenant dans un abandon qui le bouleversait plus que n'importe quelle rime croisée. Il y avait dans le frottement de leurs vêtements, le coton épais contre la laine

rêche, une musique sourde et organique, un battement de cœur partagé qui se passait de métrique, car la poésie s'était évaporée pour laisser place à la simple, à la brutale réalité de leurs corps fatigués.

Il tendit la main, non pas pour l'attraper, mais pour effleurer la manche de son manteau, et lorsqu'il rencontra enfin la chaleur de sa peau au poignet, il ressentit une secousse qui lui remonta jusqu'au plexus, une chaleur douce et irradiante qui contrastait avec le givre qui commençait à perler sur les rambardes de fer forgé. La peau de Lyra était d'une douceur de pétale, mais sous la surface, il sentait le pouls, ce tambourinement rapide et sauvage qui trahissait le chaos qu'elle tentait encore de dissimuler derrière son masque de marbre. Elle ne se détourna pas, elle ne retira pas sa main ; elle laissa simplement ses doigts s'entrelacer aux siens, une collision de chair et de nerfs qui scellait leur pacte de silence, tandis qu'ils s'enfonçaient dans le dédale des ruelles désertes où l'ombre des immeubles semblait vouloir les protéger de la curiosité du jour.

Silas goûtait le sel sur ses propres lèvres, souvenir des larmes ou de la sueur, il ne savait plus, et il réalisa que pour la première fois depuis des années, son esprit était vide, débarrassé des structures rigides de l'alexandrin et des pièges de la rhétorique. Il ne cherchait plus la faille, il ne guettait plus la césure pour y enfoncer sa lame ; il se contentait d'écouter le froissement de leurs pas sur le pavé humide, le clapotis de l'eau dans les caniveaux, et ce murmure ténu que faisait le vent en s'engouffrant dans les interstices des briques rouges. C'était une sensation de dénuement absolu, comme s'ils avaient été écorchés vifs devant cette foule avide et qu'ils ne possédaient plus rien d'autre que cette proximité fragile, cette certitude tactile que l'autre était là, aussi brisé et aussi vivant que soi.

Ils s'arrêtèrent sur le pont qui enjambait la rivière, là où la brume s'élevait de l'eau comme une haleine spectrale, et Silas regarda le profil de Lyra se découper contre le ciel d'un gris perle, presque translucide. Il voyait la courbe de sa gorge, la tension de sa mâchoire, et il eut soudain l'envie folle d'enfourer son visage dans le creux de son

cou pour y respirer l'odeur de la réalité, loin des fioritures du langage. Il se souvenait de la haine qu'il avait cultivée comme un jardin vénéneux, de cette obsession de la vaincre, de la mettre à nu par la seule force de ses vers, et il comprenait maintenant que ce duel n'était qu'un détour de l'âme, une façon désespérée de ne pas admettre que son cœur battait à l'unisson du sien. Chaque insulte poétique qu'il lui avait jetée au visage n'était qu'un aveu déguisé, une main tendue dans le noir que la fierté l'empêchait de déplier.

Lyra se tourna vers lui, et ses yeux, d'ordinaire si étincelants de défi, n'étaient plus que deux puits de douceur sombre où se reflétait la détresse de leur victoire mutuelle. Elle approcha sa main de son visage, et Silas ferma les yeux, se laissant envahir par la sensation de ses doigts frais qui parcouraient les lignes de son front, descendant le long de son nez pour s'attarder sur ses lèvres. Le contact était électrique, une brûlure de glace qui faisait frissonner chaque pore de sa peau, et il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, pour offrir un dernier vers, une ultime concession à leur art, mais aucun mot ne vint. Sa gorge était nouée, non par la peur, mais par une plénitude nouvelle, une satiété de l'âme qui rendait le langage obsolète.

Il posa sa paume sur la joue de Lyra, sentant la texture fine de son grain de peau, la chaleur qui montait à ses pommettes, et il la rapprocha de lui, non pas avec la fougue des amants de théâtre, mais avec la lenteur précautionneuse de ceux qui manipulent un objet précieux et brisé. Leurs fronts se touchèrent, et dans cet espace de quelques millimètres, Silas entendit tout ce qu'ils n'avaient jamais osé écrire : le cri de solitude derrière les métaphores, la peur de l'oubli dissimulée sous la gloire éphémère de la scène, et ce besoin viscéral, animal, d'être vu tel que l'on est, sans l'armure du Verbe. L'odeur du fleuve, un mélange de vase, de fer et de liberté, les entourait, tandis que le ciel passait du gris au rose pâle, une aurore timide qui venait laver les souillures de leur affrontement.

Il n'y avait plus de vainqueur, plus de vaincu, seulement deux êtres qui se tenaient debout dans les décombres de leur propre orgueil, acceptant enfin que leur poésie

n'était qu'un rempart contre le vertige du vide. Silas sentit une larme, ou peut-être était-ce la rosée, rouler sur sa tempe, et il l'écrasa contre la peau de Lyra dans une étreinte qui semblait vouloir fusionner leurs deux solitudes. Le monde pouvait bien s'éveiller, les critiques pouvaient bien disséquer leurs performances et la foule pouvait bien réclamer encore du sang et de la rime, tout cela n'avait plus d'importance. Ils avaient volé leur dernier vers au silence, et ce vers ne s'écrivait pas, il se vivait dans la pression d'une main, dans le souffle court d'une respiration partagée et dans la certitude que, pour la première fois de sa vie, Silas Thorne n'avait plus besoin de l'encre pour se sentir exister.

Ils reprirent leur marche, leurs pas se perdant dans le brouillard qui se dissipait lentement, laissant derrière eux l'arène vide et les fantômes de leurs mots, pour s'avancer vers l'inconnu de ce jour neuf où le silence n'était plus un ennemi, mais le plus beau des poèmes qu'ils auraient désormais à composer ensemble, un battement de cœur après l'autre.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Vole-moi mon dernier vers"*

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)